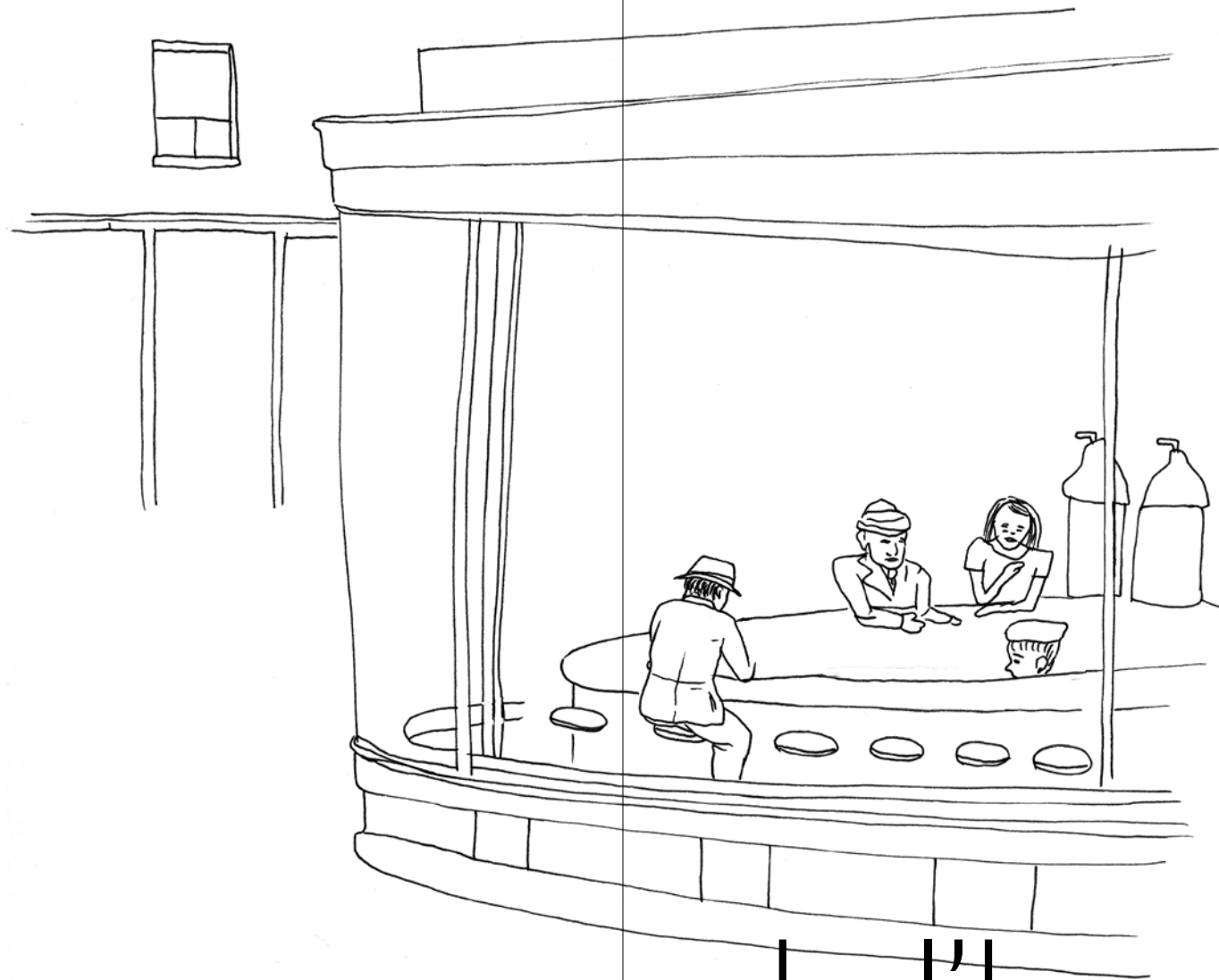


La fin



de l'homme ?

« L'homme n'est pas le plus vieux problème ni le plus constant qui se soit posé au savoir humain. [...] L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. »



Et si...

« ... si par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse... »

... si l'époque « moderne » devait céder la place à autre chose ?



«... alors on peut bien parier  
que l'homme s'effacerait,  
comme à la limite de la mer  
un visage de sable<sup>1</sup>.»



1. *Les mots et les choses*, Gallimard,  
«Bibliothèque des sciences humaines»,  
1966, p. 398

En 1966, Michel Foucault, dans son ouvrage *Les mots et les choses*, véritable succès en librairie qui déborde les petits cercles intellectuels habituels, vient avec ces deux phrases quelque peu provocatrices de déclencher une très vive polémique. Après le coup de boutoir de Nietzsche sur la mort de Dieu, voilà que Foucault n'annonçait rien de moins que «la mort de l'homme».

Semblait annoncer.

Foucault fut montré du doigt; les porteurs de mauvaises nouvelles, les cassandres de tous bords, sont toujours les premiers à se retrouver sur l'échafaud! Surtout quand ils ne font montre d'aucune repentance.

Et Foucault, goguenard, de revendiquer son «anti-humanisme».

Alors évoquer «l'humanisme de Michel Foucault» ne va pas tout à fait de soi... Mais c'est qu'il y a humanisme et humanisme... Pour le dire vite, l'humanisme désigne une forme de pensée issue de la Renaissance qui met en valeur la dignité de l'homme et s'interroge sur sa place dans l'univers; par extension, il tend à englober les différentes manières d'envisager l'humain sur le plan éthique et se donne pour but sa valorisation et son épanouissement. C'est une notion assez vaste qui fédère des courants de pensée très différents. C'est aux versions contemporaines de cet humanisme que Michel Foucault s'est opposé, notamment celui véhiculé par Sartre et les existentialistes<sup>2</sup>. Cette opposition de Foucault se présente tout d'abord comme

2. L'existentialisme pose que l'homme n'a pas une essence, une nature, qui se réaliserait au cours de son existence, mais affirme que «l'existence précède l'essence»: ce sont les actes libres de l'homme dans son existence qui au contraire constituent son essence, ce qu'il est. Né au sein de problématiques chrétiennes avec des auteurs comme Kierkegaard ou Gabriel Marcel, ce courant n'est pas homogène: Sartre, pour sa part, défend par exemple un «existentialisme athée».

la critique de cette notion d'«homme» née d'une fiction forgée par les sciences humaines. Mais, pour virulente qu'elle soit, cette critique de l'homme tel que le XIX<sup>e</sup> siècle a pu le penser porte en elle les germes d'une conception renouvelée de l'humain, protéiforme, débordant les anciennes catégories.

En effet, les mots que nous utilisons ont une histoire qu'il nous faut savoir nous approprier. Ainsi, que disons-nous exactement lorsque nous affirmons : « Pierre est un homme » ? Est-il homme parce qu'il dispose d'une raison, comme l'envisageait, par exemple, Aristote en définissant l'homme comme « animal rationnel » ? Notre concept d'homme se montre ici rigide et restrictif, incapable d'englober en son sein les « fous » ou les « déviants », tous ceux qui vivent hors des schémas de la raison. Leur statut s'avère alors problématique : les considérons-nous comme des hommes ? Et sinon ?

L'œuvre de Foucault, à partir des analyses sur la folie par lesquelles il commença sa carrière (*L'histoire de la folie à l'âge classique* étant la publication en 1964 de sa thèse de 1961), permet de repenser l'homme. Elle porte en premier lieu sur la *norme*, les cadres dans lesquels nous sommes pris conceptuellement – avant de l'être physiquement. Pour identifier ces cadres, ces normes, il nous faut questionner les *discours* qui nous entourent : ils portent en eux les raisons de l'exclusion que nous constatons à tous les niveaux de notre société. L'histoire de chacun d'entre nous est d'abord celle de notre relation aux normes auxquelles nous sommes confrontés depuis notre plus jeune âge et dont



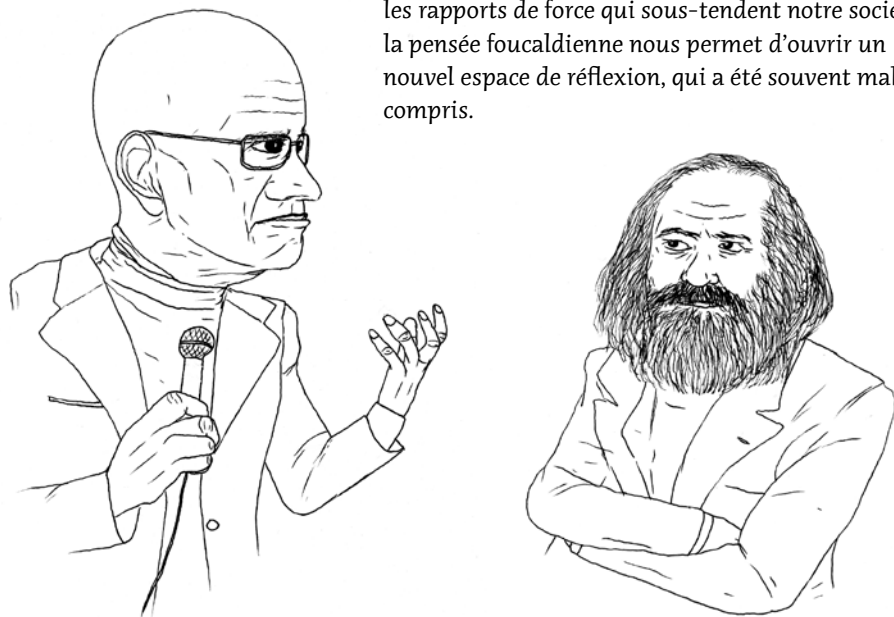
nous n'interrogeons pas toujours la légitimité. Nous remettons rarement en question les processus par lesquels nous sommes passés, lesquels agissent comme autant de filtres qui, à terme, nous assureront une place sociale.

En France, pour prendre cet exemple, nous vivons sur une idée reçue, celle d'une école de la République égalitaire ayant pour mission d'assurer la réussite de tous. Mais les études sociologiques de Pierre Bourdieu ont montré que l'école assure d'abord la reproduction des classes sociales. Au final, ceux qui réussissent à l'école – mis à part quelques cas rares toujours pris en exemple – sont ceux dont les parents avaient eux-mêmes réussi. Aussi les annuaires de nos Grandes Écoles, symptomatiques, présentent-ils des pyramides sociales inversées par rapport à la démographie du pays : on n'y trouve que peu d'élèves issus des classes populaires. Plutôt qu'à

une école de la réussite, nous voilà face à une école de la gestion de l'échec qui, par ses différentes « orientations », reproduit la structure sociale déjà existante, avec ses lignes d'exclusions.

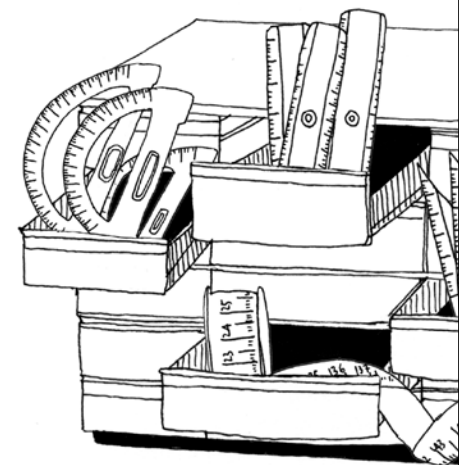
Pouvons-nous d'ailleurs penser une école où tout le monde réussirait? Que deviendrait notre société s'il n'y avait que des bons élèves? En d'autres termes, notre société peut-elle fonctionner sans les exclusions de toutes sortes sur lesquelles son histoire est fondée? Si la société doit exclure pour fonctionner, alors le *normal* et l'*anormal* deviennent des catégories centrales pour penser l'ensemble de ses membres.

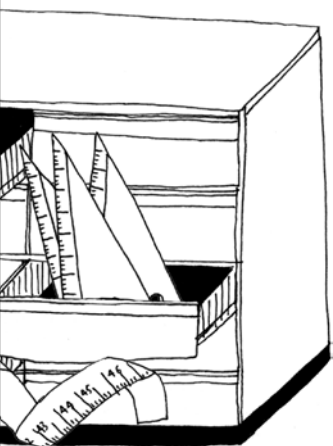
En étudiant la manière dont nos schémas de pensée se sont constitués, en mettant au jour les rapports de force qui sous-tendent notre société, la pensée foucauldienne nous permet d'ouvrir un nouvel espace de réflexion, qui a été souvent mal compris.



Cette mécompréhension est sans doute issue de la nouveauté de sa méthode – « l'archéologie » – et des objets propres qu'il cherchait à étudier – les « discours ». Aussi sa tentative de faire une « Histoire des systèmes de pensée » – titre de sa chaire au Collège de France – a-t-elle pu en heurter certains, notamment les marxistes, défenseurs d'une Histoire continue de la Raison, appelée à se réaliser au terme d'un processus historique unitaire et qui soudain semblait voler en éclat sous la plume de l'archéologue.

Foucault proposait en effet quelque chose d'autre, d'étrange, portant son intérêt sur des ensembles d'objets apparemment insignifiants, comme le discours médical sur la folie ou, plus tard, le discours de la criminologie ou encore, à la fin de son œuvre, celui tenu sur la sexualité. Sous ce nouveau point de vue, l'unité rassurante du progrès historique vers la vérité se fissurait en une multitude de discours dont il s'agissait de comprendre les règles de composition et les relations réciproques, malgré leur apparente hétérogénéité. C'est pourquoi la préface de l'édition anglaise de *Les mots et les choses* – publiée en 1970 après les polémiques suscitées en France à la sortie du livre (en 1966) – revient sur le projet lui-même: « mettre au jour un *inconscient positif* du savoir: un niveau qui échappe à la conscience du chercheur, et pourtant fait partie du discours scientifique. [...] Sans qu'ils en eussent conscience, les naturalistes, les économistes et les grammairiens [de l'époque classique] utilisaient les mêmes règles pour définir les objets propres à leurs champs d'étude, pour former leurs concepts,





pour construire leurs théories<sup>3</sup>.» Les règles de formation des discours communs à une époque ne sont cependant écrites nulle part. Elles existent dans un lieu inconscient que seule l'archéologie peut débusquer.

Ultime scandale, c'est le «sujet» de la connaissance lui-même – l'homme, donc – qui semblait s'évanouir dans sa capacité à devenir, ainsi que le voulait Descartes, «maître et possesseur de la nature». Pour ce dernier, le *cogito*, affirmant l'existence du sujet comme corrélat de sa pensée («*je pense donc je suis*»), constituait le fondement de tout le système ordonné de la science. Certain d'exister, le «sujet» pouvait alors conquérir, par sa raison, grâce aux règles d'une méthode stricte, l'ensemble des connaissances possibles, restant à tout moment conscient des étapes du processus. Or, tout à coup, avec Foucault, les sciences les plus «dures» se trouvent conditionnées par quelque chose d'autre qu'elles-mêmes, un réseau de relations complexes dont les scientifiques n'ont pas conscience mais au moyen duquel ils pensent et formulent leurs théories. Ce «quelque chose» n'est pas le fait des sujets connaissant ou agissant, mais le creuset inconscient, commun à toute une époque, que seule la méthode archéologique peut réussir à mettre en évidence par son analyse des discours.

La «mort de l'homme», le refus d'une conception de l'histoire conçue comme le progrès d'une conscience de soi, la critique des sciences humaines et la disparition du sujet furent considérés comme autant d'attaques contre l'humanisme. Nous aimerions montrer ici comment au contraire

2. «Préface à l'édition anglaise» (1970), dans *Dits et écrits*, II, Gallimard, 1994, pp.9-10.

ils portaient en eux les germes d'un nouvel humanisme que Michel Foucault n'a cessé d'esquisser tout au long de son œuvre.

En effet, la polémique l'a contraint régulièrement à revenir sur ses affirmations antérieures pour les préciser, ou éclaircir ses positions et répondre à des questions, générant ainsi une masse de textes (articles, conférences, entretiens, recueillis dans les quatre volumes des *Dits et écrits*) dans lesquels il ne cesse de reprendre sa pensée pour en ciseler les concepts et reformuler ses affirmations les plus litigieuses.

En puisant abondamment dans ces *Dits et écrits*, nous détaillerons tout d'abord la démarche (1. *La méthode archéologique*) qui a permis à Foucault de mettre au jour les «inconscients positifs» des différentes époques étudiées et de bâtir une histoire des modes d'appréhension de l'homme par différentes sociétés. En constatant la disparition de l'idée de l'homme telle qu'on a pu la penser depuis plus d'un siècle, nous montrerons comment Foucault esquisse par la même occasion une autre manière de le concevoir (2. *L'homme et l'humain*). Enfin, en portant son regard d'archéologue sur le pouvoir (3. *Les sociétés disciplinaires*) et sur sa matière première, le sujet (4. *Le gouvernement de soi et des autres*), nous verrons comment Foucault nous amène à repenser l'homme et son «épanouissement» à travers ses modes d'être et ses stratégies de lutte liant ainsi pensée de l'homme et pensée de la résistance. ♦